

périorité, sous le rapport des idées morales au moins, du dix-neuvième siècle sur le seizième. Mais le sentiment même de cette supériorité ne doit-il pas nous enseigner la charité? Ne doit-il pas nous faire hésiter à juger d'après nos idées actuelles les actes du passé?

parece las veo presentes. Y digo que nuestros hechos, que no los haziamos nosotros, sino que venian todos encaminados por Dios... Porque ay mucho que ponderar en ello.» *Hist. de la conquista*, cap. 95.

## CHAPITRE IV.

CONDUITE DE MONTÉZUMA.

— SON GENRE DE VIE DANS LE QUARTIER DES ESPAGNOLS.

— PROJETS D'INSURRECTION. — ARRESTATION DU SEIGNEUR DE TEZCUCO.

— MESURES ULTÉRIEURES.

1520.

L'établissement de la Villa-Rica de Vera-Cruz était de la plus haute importance pour les Espagnols. C'était le port par lequel ils devaient communiquer avec l'Espagne; le poste fortifié sur lequel ils devaient se replier en cas de revers, et qui offrait une garantie à leurs alliés, ou, au besoin, un moyen de composition avec leurs ennemis; c'était, en un mot, le point d'appui, la base de toutes leurs opérations. Il était donc essentiel que la garde de ce poste fût confiée à des mains sûres.

Cortés avait envoyé un cavalier, nommé Alonso de Grado, pour occuper cet emploi, devenu vacant par la mort d'Escalante. Alonso était un administrateur plutôt qu'un homme de guerre, et l'on avait pensé qu'il entretiendrait de meilleurs rapports avec les naturels qu'un officier d'un caractère plus belliqueux. Cortés avait fait, ce qui était rare de sa part, un mauvais choix. Il apprit bientôt que des troubles graves avaient éclaté dans l'établissement, par suite des exactions et de la négligence du nouveau gouverneur: il résolut de le remplacer.

Il donna donc ce commandement à Gonzalo de Sandoval, jeune cavalier qui avait fait preuve, pendant toute la campagne, d'une rare intrépidité, jointe à beaucoup de tact et de sagacité: la gaieté avec laquelle il supportait toutes les privations, et l'affabilité de ses manières, lui avaient d'ailleurs gagné le cœur de tous ses camarades, soldats aussi bien qu'officiers. Sandoval quitta le camp pour se rendre à la côte. Cortés, cette fois, ne s'était pas trompé.

Le général, malgré le contrôle réel qu'exerçaient les Espagnols, par l'intermédiaire de leur royal captif, n'était pas sans inquiétude, lorsqu'il songeait que les Indiens pouvaient, d'un moment à l'autre, couper ses communications avec le pays environnant, et le retenir prisonnier dans la capitale. Il forma donc le projet de construire deux navires assez grands pour transporter ses troupes à travers le lac, et de se rendre ainsi indépendant des chaussées. Montézuma, flatté de l'idée de voir ces merveilleuses « maisons sur l'eau, » dont il avait tant entendu parler, s'empressa de donner la permission de faire abattre les bois nécessaires dans les forêts royales. La direction des travaux fut confiée à Martin Lopez, ingénieur expérimenté; et Sandoval reçut l'ordre d'envoyer de la côte une quantité suffisante de cordages, de voiles, de fer et d'autres matériaux indispensables, qui avaient été judicieusement mis en réserve, lors de la destruction de la flotte (1).

Cependant, la manière dont l'empereur aztèque passait son temps dans le quartier des Espagnols différait peu du genre de vie qu'il avait coutume de suivre dans son propre palais. Ses geôliers connaissaient trop bien la valeur d'un tel gage, pour ne pas faire tout ce qui dépendait d'eux afin d'adoucir sa captivité et de la lui dissimuler à lui-même. Mais la chaîne à beau être entrelacée de roses, elle n'en est pas moins pesante. Après le déjeuner de Montézuma, léger repas, composé de fruits ou de légumes, Cortés ou quelqu'un de ses officiers venait ordinairement prendre ses ordres. Il consacrait alors quelque temps aux affaires. Il donnait audience à ceux de ses sujets qui avaient des demandes à lui faire ou des différends à vider. Dans ce dernier cas, chacune des parties présentait l'exposé de ses droits, rédigé sur des feuilles hiéroglyphiques, et ces pièces étaient soumises à des conseillers ou juges, qui assistaient le prince de leur avis. Les envoyés des états étrangers ou des provinces éloignées de l'empire étaient également admis en sa présence, et les Espagnols avaient soin de

(1) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 96.

faire observer à l'égard de leur mannequin royal la même étiquette sévère et pointilleuse qu'à l'époque où le monarque était dans la plénitude de sa puissance.

Les affaires expédiées, Montézuma s'amusaient souvent à voir les exercices militaires des troupes espagnoles. Lui aussi, il avait été soldat et avait commandé des armées. Il était naturel qu'il prît intérêt au spectacle, d'ailleurs nouveau pour lui, des manœuvres et de la discipline européennes. D'autres fois, il défiait Cortés et ses officiers aux jeux de sa nation. Un de ceux qu'il affectionnait, le *totoloque*, se jouait avec des boules d'or, qu'on lançait contre un disque de même métal, servant de but. L'enjeu de Montézuma consistait ordinairement en pierres précieuses ou en lingots d'or. Il perdait de bonne grâce; et, à vrai dire, perte ou gain devaient lui être assez indifférents, puisqu'il abandonnait aux gens de sa suite ce qu'il gagnait (2). Montézuma était, dans toute l'acception du mot, un prince magnifique. Ses ennemis l'accusaient d'avarice: mais s'il était avare, ce ne pouvait être que pour avoir davantage à donner.

Chaque Espagnol avait plusieurs Mexicains des deux sexes qui s'occupaient de sa cuisine et lui rendaient divers autres services personnels. Cortés, considérant que l'entretien de cette multitude de mercenaires était une charge onéreuse pour le trésor royal, ordonna de les congédier, et de ne conserver désormais qu'un seul valet par chaque soldat. Montézuma en ayant été informé, reprocha au général, en plaisantant, cette mesure d'économie, peu digne d'une maison royale. Faisant contremander l'ordre du général espagnol, il fit prendre de nouvelles dispositions dans l'intérêt des gens de service, et donna des instructions pour que leur paye fût doublée.

Dans une autre occasion, un soldat avait dérobé quelques bijoux du trésor, qui avait été rouvert depuis l'arrivée de Montézuma au quartier des Espagnols. Cortés voulut faire punir le coupable; mais l'empereur s'interposa et lui dit: « Vos com-

(2) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 97.

patriotes peuvent disposer de cet or et du reste : je ne vous demande qu'une chose, c'est de respecter ce qui appartient aux dieux. » Quelques soldats, interprétant largement cette permission, enlevèrent plusieurs centaines de charges de coton fin. Lorsqu'on en fit l'observation à Montézuma, il se contenta de répondre : « Ce que j'ai une fois donné, je ne le reprends jamais (3). »

Mais autant il se montrait indifférent pour ce qui concernait ses trésors, autant il était sensible à toute insulte ou manque d'égards envers sa personne. Un soldat lui ayant un jour parlé d'un ton rude, les larmes lui vinrent aussitôt aux yeux, comme si cette circonstance lui eût fait sentir toute l'impuissance de sa position. Cortés ayant été instruit du fait, en fut tellement courroucé, qu'il ordonna que le soldat fût pendu; mais, à la prière de Montézuma, il révoqua cette sentence rigoureuse et y substitua la peine du fouet. Le général voulait se réserver à lui seul le privilège d'outrager son royal prisonnier. On intercédâ auprès de Montézuma pour qu'il obtînt une nouvelle commutation de peine; mais il s'y refusa, en disant que « si quelqu'un de ses sujets avait fait une insulte semblable à Malintzin, il lui aurait infligé le même châtement (4). »

Les faits de ce genre étaient très-rares. Les manières douces et affables de Montézuma, en même temps que sa libéralité, vertus populaires, lui avaient entièrement conquis l'affection des Espagnols (5). L'arrogance qu'on lui avait reprochée dans les jours de sa prospérité, l'abandonna dans son adversité. La captivité paraît avoir fait subir à son caractère une modification analogue à celle qu'on observe chez les animaux sauvages de la forêt, lorsqu'ils sont enfermés dans les cages d'une ménagerie.

(3) Gomara, *Crónica*, cap. 84. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 8, cap. 4.

(4) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 8, cap. 5.

(5) « En esto era tan bien mirado, que todos le queriamos con gran amor, porque verdaderamente era gran señor en todas las cosas que le viamos hazer. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 100.

Le monarque indien savait le nom de chaque individu de l'armée et son rang (6). Il témoignait à quelques-uns d'entre eux une affection toute particulière. Il obtint du général un page favori, nommé Orteguilla, qui, étant constamment auprès de sa personne, apprit bientôt assez de mexicain pour se rendre utile à ses compatriotes. Montézuma se plaisait beaucoup aussi dans la société de Velasquez de Léon, capitaine de sa garde, et de Pedro de Alvarado, que les Aztèques appelaient *Tonatiuth* ou « le Soleil, » à cause de son teint clair et de sa chevelure dorée.

Quelque soin que l'on prit de lui déguiser les ennuis de la captivité, le royal prisonnier jetait de temps à autre un regard au delà des murs de sa résidence, sur le théâtre de sa liberté, de ses plaisirs, de ses anciennes occupations. Il donna à entendre qu'il lui serait agréable de s'acquitter de ses devoirs religieux au grand temple, où il se faisait jadis remarquer par l'assiduité de ses dévotions. Cette demande surprit Cortés. Elle était cependant trop raisonnable pour qu'il la repoussât, sans dépouiller entièrement ce masque de déférence qu'il désirait conserver. Mais il s'assura du retour de Montézuma, en le faisant escorter par cent cinquante soldats, sous la conduite des mêmes cavaliers qui avaient coopéré à son enlèvement. Il lui signifia aussi que la première tentative d'évasion serait le signal de sa mort. Ainsi gardé, le prince indien se rendit au *teocalli*, où il fut reçu avec la pompe accoutumée; et après avoir fait ses dévotions il revint à sa prison (7).

Les Espagnols, ainsi qu'on peut le supposer, ne négligèrent pas l'occasion que leur offrait sa résidence parmi eux pour jeter dans son esprit quelques idées de la religion chrétienne. Les pères Diaz et Olmédo épuisèrent toutes les ressources de leur éloquence pour ébranler sa foi dans ses idoles : ce

(6) « Y el bien conocia á todos, y sabia nuestros nombres, y aun calidades, y era tan bueno, que á todos nos daua joyas, a otros mantas é indias hermosas. » Bernal Diaz, cap. 97.

(7) Bernal Diaz, *Historia de la conquista*, cap. 98.

fut en vain. Il leur prêtait, il est vrai, une attention édifiante, qui semblait promettre quelque chose de mieux. Cependant les conférences se terminaient toujours par sa déclaration que « le Dieu des chrétiens était bon, mais que les dieux de son pays étaient pour lui les vrais dieux (8). » On prétend néanmoins qu'ils lui arrachèrent la promesse de ne plus prendre part à des sacrifices humains. Mais ces sacrifices n'en continuèrent pas moins d'avoir lieu journallement dans les grands temples de la capitale : le peuple était trop aveuglément attaché à ces sanglantes abominations pour que les Espagnols jugeassent prudent d'intervenir ouvertement, du moins pour le moment.

Montézuma témoigna aussi le désir de jouir du plaisir de la chasse. Il possédait de l'autre côté du lac de grandes forêts réservées à cet exercice, qu'il avait aimé jadis avec passion. Les brigantins espagnols se trouvant achevés, Cortés lui proposa de l'y transporter, lui et sa suite, à travers le lac. Ces brigantins étaient de bonnes dimensions et solidement construits. Le plus grand portait quatre fauconneaux ou petits canons. Il était garni d'une espèce de marquise aux brillantes couleurs, étendue au-dessus du pont, et la bannière royale de Castille flottait orgueilleusement en tête du mât. Montézuma, enchanté de cette occasion d'éprouver l'habileté nautique des hommes blancs, s'embarqua à bord de ce bâtiment avec une suite de nobles aztèques et une nombreuse garde d'Espagnols. Une fraîche brise se jouait sur les eaux, et le navire eut bientôt laissé derrière lui les essaims de pirogues légères qui obscurcissaient la surface du lac. Il paraissait un être vivant aux yeux des naturels étonnés, qui le voyaient déployer ses blanches ailes au souffle du vent, tandis que les tonnerres sortis de ses flancs, éclatant pour la première fois

(8) Suivant Solís, le diable ferma son cœur aux paroles de ces dignes ecclésiastiques; quoique, dans l'opinion du même historien, on n'ait pas la preuve que ce méchant conseiller ait apparu à Montézuma et ait conversé avec lui, après que les Espagnols eurent déployé la croix à Mexico. *Conq.*, lib. 3, cap. 20.

sur cette « mer intérieure, » annonçaient que ce beau fantôme avait aussi ses terreurs (9).

Les réserves royales étaient bien approvisionnées de gibier : l'empereur tua quelques pièces à coups de flèches, et d'autres furent poussées dans des filets par de nombreux rabatteurs (10). Dans cet exercice, qui lui permettait de parcourir ses sauvages domaines, Montézuma crut retrouver les charmes de la liberté. Cette liberté n'était cependant qu'une ombre, comme la royauté qu'il exerçait dans sa prison. En quelque lieu qu'il fût, l'œil de l'Espagnol était toujours sur lui.

Mais, tandis qu'il se résignait nonchalamment à cette existence ignominieuse, quelques-uns de ses sujets étaient agités par des sentiments bien différents. De ce nombre était son neveu Cacama, seigneur de Tezcuco, jeune homme de vingt-cinq ans, à qui de brillantes qualités personnelles, et surtout l'intrépidité de son caractère, avaient acquis une grande popularité. C'était le même prince que Montézuma avait envoyé pour recevoir les Espagnols à leur entrée dans la vallée : quand la question de l'accueil à leur faire avait été discutée pour la première fois dans le conseil aztèque, Cacama avait émis l'avis qu'on les reçût honorablement, comme les ambassadeurs d'un prince étranger; ajoutant que si leurs actes démentaient leurs protestations, il serait temps alors de prendre les armes contre eux. Ce temps, il crut qu'il était arrivé.

Nous avons fait connaître au lecteur, dans la première partie de cet ouvrage, l'ancienne histoire de la monarchie d'Acolhua ou de Tezcuco, jadis la superbe rivale de la monarchie aztèque en puissance, et de beaucoup sa supérieure en civilisation (11). Sous son dernier souverain, Nezahual-

(9) Bernal Diaz. *Hist. de la conquista*, cap. 99. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 88.

(10) Montézuma tuait quelquefois son gibier à l'aide d'un tube, espèce de sarbacane, avec lequel il lançait de petites balles aux oiseaux et aux lapins. « La caça a que Moteçuma iba por la laguna, era a tirar a pajaros, i a conejos, con cebratana, de la qual era diestro. » Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 8, cap. 4.

(11) Ante, liv. 1, chap. 6.

pilli, le territoire de cette monarchie avait été fortement entamé, par suite des intrigues de Montézuma, qui entretenait la discorde et encourageait l'insubordination parmi les sujets de ce prince. A sa mort, sa succession fut contestée, et une guerre sanglante s'ensuivit entre son fils aîné, Cacama, et un jeune frère ambitieux, Ixtlilxochitl. Cette guerre eut pour résultat un partage du royaume, par suite duquel les pays montagneux, au nord de la capitale, échurent à ce dernier chef, et le reste à Cacama. Quoique dépouillée d'une partie de ses dépendances héréditaires, la ville avait par elle-même une telle importance, que le seigneur de Tezcucó n'en continua pas moins de tenir un rang éminent parmi les petits princes de la vallée. Sa capitale, à l'époque de la conquête, contenait, au dire de Cortés, cent cinquante mille habitants (12). Elle était ornée de beaux édifices, qui rivalisaient avec ceux de Mexico, et les ruines que l'on voit encore sur son ancien emplacement attestent une résidence princière (13).

(12) « E llamase esta ciudad Tezcucó, y sera de hasta treinta mil vecinos. » (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 94.) Deux fois autant, suivant le licencié Zuazo — *sesente mil vecinos.* (*Carta.* Ms.) C'est fort invraisemblable, attendu que la population de Mexico n'atteignait pas un chiffre plus élevé. Toribio dit que Tezcucó avait une lieue dans un sens, sur six dans l'autre. (*Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.) Ces dimensions comprenaient sans doute une partie des environs. Mais le langage des vieux chroniqueurs ne brille pas par la précision.

(13) Voici la description que nous a laissée de cette capitale un homme qui la vit dans sa splendeur : « Esta ciudad era la segunda cosa principal de la tierra, y así habia en Tezcucó muy grandes edificios de templos del demonio, y muy gentiles casas y aposentos de señores, entre los cuales fué muy cosa de ver la casa del señor principal, así la vieja con su huerta cercada de mas de mil cedros muy grandes y muy hermosos, de los cuales hoy dia estan los mas en pie, aunque la casa esta asolada, otra casa tenia que se podia aposentar en alla un egército, con muchos jardines, y un muy grande estanque, que por debajo de tierra solian entrar a él con barcas. » (Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.) Les derniers débris de ce palais furent employés pour les fortifications de la ville, dans la guerre révolutionnaire de 1810. (Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 78, *nota.*) Tezcucó

Le jeune chef de Tezcucó voyait avec une indignation mêlée de mépris la condition abjecte de son oncle. Après avoir essayé, mais vainement, de l'exciter à briser ses fers, il résolut de se liguier avec quelques-uns des principaux caciques du voisinage, pour délivrer son parent et s'affranchir du joug odieux de l'étranger. Dans ce but, il s'aboucha avec le seigneur d'Iztapalapan, frère de Montézuma, avec le seigneur de Tlacopan, et avec plusieurs autres, qui tous accueillirent ses ouvertures avec empressement. Il engagea ensuite les nobles aztèques à se joindre à eux; mais ceux-ci témoignèrent quelque répugnance à prendre part à aucune mesure qui n'aurait pas, avant toute chose, obtenu la sanction de l'empereur (14). Ils avaient, sans doute, un profond respect pour leur maître; mais il est probable qu'une certaine inquiétude au sujet des vues personnelles de Cacama ne fut pas sans influence sur leur détermination. Quels qu'aient été leurs motifs, il est certain qu'ils laissèrent échapper, par ce refus, la meilleure occasion qui se fût jamais présentée de reconquérir l'indépendance de leur souverain et la leur.

Ces intrigues ne purent être conduites si secrètement qu'elles ne vinsent aux oreilles de Cortés, qui, avec sa promptitude caractéristique, voulait marcher sur Tezcucó, pour

est maintenant une petite ville insignifiante, avec une population de quelques milliers d'habitants. Les restes de son architecture paraissent avoir impressionné plus vivement M. Bullock que la plupart des voyageurs. *Six months in Mexico*, chap. 27.

(14) « Cacama reprehendio asperamente a la nobleza mexicana porque consentia hacer semejantes desacatos a quatro estrangeros y que no les mataban, se escusaban con decirles les iban a la mano y no les consentian tomar las armas para libertarlo, y tomar si una tan gran deshonra como era la que los estrangeros les habian hecho en prender a su señor, y quemar a Quauhpopocatzin, los demas sus hijos y deudos sin culpa, con las armas y municion que tenian para la defensa y guarda de la ciudad, y de su autoridad tomar para si los tesoros del rey, y de los dioses, y otras libertades y desvergüenzas que cada dia pasaban, y aunque todo esto vehian lo disimulaban por no enojar a Montecuhzoma que tan amigo y casado estaba con ellos. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 86.

étouffer « la rébellion » (15) dans son germe. Il en fut dissuadé par Montézuma, qui représenta que Cacama était un homme énergique, soutenu par des forces imposantes, et dont on ne viendrait pas à bout sans une lutte terrible. Il consentit donc à négocier, et envoya au cacique un message amical, par lequel il lui demandait des explications. N'ayant reçu qu'une réponse hautaine, il répliqua sur un ton plus menaçant, faisant valoir la suprématie de son propre souverain, l'empereur de Castille. Cacama répondit qu'il n'admettait aucune suprématie de ce genre ; qu'il ne connaissait ni le souverain espagnol ni son peuple, et qu'il ne se souciait point de les connaître. Montézuma lui-même engagea Cacama à venir à Mexico, lui offrant sa médiation pour régler ses différends avec les Espagnols, auprès desquels il résidait, disait-il, en ami. Mais cette démarche n'eut pas plus de succès : le piège était trop grossier pour que le jeune seigneur de Tezcucuo s'y laissât prendre. Il ne s'abusait pas sur la position de son oncle, et il répondit que lorsqu'il viendrait dans la capitale, ce serait pour l'affranchir de la servitude, ainsi que l'empereur lui-même et leurs dieux communs ; qu'il viendrait les armes à la main, pour chasser ces étrangers abhorrés, qui n'avaient apporté que honte et qu'outrage à leur pays (16).

(15) Ce sont les termes de Cortés. « Y esta señor *se rebelo*, assi contra el servicio de Vuestra Altezza, a quien se habia ofrecido, como contra el dicho Mutezuma. » *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 95. Voltaire, qui saisissait si bien le ridicule, relève cette arrogance, dans sa tragédie d'*Alzire* :

Tu vois de ces tyrans la fureur despotique :  
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,  
Qu'ils en sont nés les rois ; et Zamore à leurs yeux,  
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.

*Alzire*, acte 4, scène 3.

(16) « Y que para reparar la religion, i restituir los dioses, guardar el reino, cobrar la fama, i libertad a el, i a Mexico, iria de mui buena gana, mas no las manos en el sono, sino en la espada, para matar los Españoles, que tanta mengua, i afrenta havian hecho a la nacion de Culhua. » Gomara, *Crónica*, cap. 91.

Irrité de ce langage audacieux, Cortés voulait encore une fois marcher pour le châtier ; mais l'artificieux Montézuma l'arrêta de nouveau. Il lui fit observer qu'il avait à sa solde plusieurs des nobles de Tezcucuo (17) : il lui serait facile, par eux, de s'assurer de la personne de Cacama, et de dissoudre ainsi la ligue, d'un seul coup et sans effusion de sang. L'entretien de créatures salariées à la cour des princes voisins était un raffinement qui prouvait que le barbare de l'Occident était tout aussi versé dans la science des intrigues politiques que quelques-uns des rois ses frères de l'autre côté de l'Océan.

Cacama, cédant aux sollicitations perfides de ces nobles, se laissa entraîner à une conférence où l'on devait arrêter un plan de campagne, et qui se tenait dans une villa sur le lac même de Tezcucuo, non loin de sa capitale. Cette villa était, comme la plupart des principaux édifices, élevée sur des espèces de pilotis, de telle sorte que des bateaux pouvaient pénétrer dessous. Au milieu de la conférence, Cacama fut saisi par les conjurés, poussé à bord d'une barque préparée d'avance, et transporté à Mexico. Amené devant Montézuma, le jeune prince montra, par la fierté de son langage et de sa contenance, que cette trahison n'avait point abattu son courage. Il reprocha à son oncle sa perfidie et sa pusillanimité, également indignes de son ancien caractère et de la maison royale dont il était descendu. L'empereur le renvoya à Cortés, qui, faisant bon marché de la royauté dans un prince indien, le fit mettre aux fers (18).

(17) « Pero que él tenia en su tierra de el dicho Cacamazin muchas personas principales, que vivian con él, y les daba su salario. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 95.

(18) *Rel.*, p. 95-96. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 8. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 86.

Ce dernier auteur termine le récit de l'arrestation de Cacama par cette consolante réflexion, que « cette mesure épargna bien des embarras aux Espagnols, et contribua beaucoup à faciliter l'introduction de la foi catholique. »

Cacama avait un frère beaucoup plus jeune que lui, qui résidait alors à Mexico. Montézuma prétendant, à l'instigation de Cortés, que son neveu avait, par sa récente rébellion, perdu ses droits à la souveraineté, déclara le trône de Tezcuco vacant, et nomma Cuicuitzca pour remplacer le prince déchu. Les empereurs aztèques avaient toujours exercé une autorité suprême dans les questions de succession : mais c'était là un injustifiable abus de cette autorité. Les Tezcuécans s'y soumièrent, néanmoins, avec une docilité qui prouvait combien peu on devait compter sur leur fidélité à leurs princes, ou plutôt combien ils redoutaient les Espagnols ; et le nouveau seigneur de Tezcuco fut reçu dans sa capitale aux acclamations de ses sujets (19).

Cortés voulut encore avoir sous la main les autres chefs qui s'étaient ligués avec Cacama. Il y parvint sans peine. L'autorité de Montézuma était absolue partout ailleurs que dans son palais. Par ses ordres, les caciques furent saisis, chacun dans sa ville, et amenés enchaînés à Mexico, où le général les fit déposer, avec leur chef, en lieu de sûreté et sous bonne garde (20).

Cortés avait triomphé de tous ses ennemis. Il avait posé le pied sur le cou des princes, et le grand chef de l'empire aztèque n'était plus entre ses mains qu'un instrument pour l'accomplissement de ses desseins ultérieurs. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de s'assurer des ressources réelles de la monarchie. Il envoya plusieurs petits détachements d'Es-

(19) Cortés appelle ce prince Cucuzca. Le général, dans l'orthographe des mots aztèques, se laissait guider par son oreille, et se trompait neuf fois sur dix. Sahagun, considérant probablement Cuicuitzca comme un intrus, ne l'a pas fait figurer sur la liste des princes de Tezcuco. *Hist. de Nueva-España*, lib. 8, cap. 3.

(20) L'extrême mansuétude du chef espagnol en cette occasion excita, si l'on en croit Solis, l'admiration générale de l'empire aztèque!... « Tuvo notable aplauso en todo el imperio este género de castigo sin sangre, que se atribuyo al superior juicio de los Españoles, porque no esperaban de Motezuma semejante moderacion. » *Conquista*, lib. 4, cap. 2.

pagnols, guidés par les naturels, pour explorer les contrées d'où l'on tirait l'or. C'était principalement dans le lit des rivières, à plusieurs centaines de milles de la capitale, que l'on recueillait ce métal précieux.

Il s'occupa ensuite de rechercher s'il n'existait pas sur la côte de l'Atlantique quelque bon port naturel, la rade de Vera-Cruz n'offrant pas d'abri aux navires contre les tempêtes qui, à certaines époques de l'année, rendaient la navigation de ces mers si dangereuse. Montézuma lui fit voir une carte sur laquelle étaient tracées assez exactement les côtes du golfe du Mexique (21). Cortés, après avoir examiné cette carte avec soin, forma une commission, composée de dix Espagnols, dont plusieurs étaient des pilotes, et de quelques Aztèques ; cette commission se transporta à Vera-Cruz et explora une étendue de plus de soixante lieues de côtes au sud de cet établissement, jusqu'à la grande rivière Coatzacoalco, dont l'embouchure parut seule offrir les conditions nécessaires pour la formation d'un bon port. On fit choix d'un emplacement pour y établir un poste fortifié, et le général envoya un détachement de cent cinquante hommes, sous le commandement de Velasquez de Léon, pour y fonder une colonie.

Il se fit aussi concéder, dans la province d'Oaxaca, des terrains considérables, avec l'intention d'y former une grande exploitation pour le compte de la couronne. Il y introduisit les différentes espèces d'animaux domestiques propres au pays, et les graines et plantes qui devaient fournir les articles d'exportation les plus avantageux. Ses cultures prirent bientôt un tel développement, qu'il écrivit à l'empereur Charles-Quint, que cette propriété valait vingt mille onces d'or (22).

(21) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 91.

(22) « *Damus quæ dant*, dit sèchement P. Martyr, en rapportant cette évaluation. (*De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.) Cortés parle des rapports faits par ses gens, de l'existence de grands et beaux édifices dans la province d'Oaxaca. (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 89.) C'est là que se voient encore quelques-unes des plus belles ruines de l'architecture indienne.